

sés de toute part par l'élément anglo-saxon, nous avons à soutenir la lutte sur le terrain de l'influence matérielle, de la fortune, de la richesse qui semble être tout aujourd'hui dans l'existence des peuples libres.

La finance, les affaires ont pris la place des discussions théoriques, et c'est maintenant dans cette nouvelle arène toute de paix, que les Canadiens sont tenus de rivaliser.

Que serons-nous dans cette nouvelle lutte ?

Ce que nous feront les jeunes générations du jour, les enfants que vous êtes à former, Messieurs les professeurs, les hommes que vous êtes appelés à façonner actuellement.

Et dans ce combat pacifique, le grec et le latin ne sauraient seuls nous suffire (1). Les victorieux ne seront autres que ceux qui, à beaucoup de connaissances pratiques, soit des langues dont on se sert chaque jour, soit des sciences usuelles dont l'application révolutionne le monde, joindront la fermeté du caractère, l'habitude du travail opiniâtre, l'ambition légitime profondément ancrée au cœur d'être quelque chose pour son pays : enfin

---

(1) C'est bien là mon idée. Je ne dis pas que le grec et le latin sont inutiles : au contraire, j'admets leur haute utilité, qui leur assure pour toujours une place d'honneur dans nos études classiques. Mais je dis qu'il faut y joindre les connaissances pratiques qui sont indispensables aujourd'hui pour une instruction sérieuse. Tout cela est si simple et si modeste, que vraiment je me demande s'il est nécessaire encore d'exprimer une vérité si banale.